

POST-SCRIPTUM – A l'heure où ces notes prenaient le chemin de leur composition, des dizaines de milliers de Libanais se trouvaient chassés de leurs maisons par une opération militaire israélienne d'envergure. Le temps de l'analyse viendra qui dira bientôt l'emboîtement des mécanismes avouables et inavouables de l'expédition israélienne. Des luttes pré-électorales en Israël à la gestion américaine du Moyen-Orient ; de l'accord militaire israélo-turc à l'expédition érythréenne sur l'île yéménite de Harish et aux provocations d'Asmara contre Djibouti ; de la levée de « l'embargo politique » sur le Liban avec la visite de Jacques Chirac à Beyrouth à l'impulsion d'un nouveau souffle aux relations franco et euro-arabes après le discours du président français au Caire ; des effets attendus des élections russes à l'apparition d'une importante fissure dans la chape de plomb coulée sur le Proche-Orient depuis la destruction de la société irakienne, et cela grâce à l'initiative diplomatique française. De tout cela, les évolutions des semaines à venir permettront sans nul doute une analyse maîtrisée.

Mais le temps est aujourd'hui à la colère devant les massacres et les destructions systématiques des ressorts de la vie civile et de la vie quotidienne tout comme celles d'importantes infrastructures. Combien de familles décimées par le massacre délibéré de Cana ? Combien de familles jetées hors de leurs foyers ? Combien de calculs pervers pour transformer l'enfer guerrier des maisons du sud du Liban en enfer social et politique pour la population de Beyrouth à nouveau fragilisée par les exodes massifs. Combien de fois faudra-t-il ponctuer une avancée dans le processus de paix par un bain de sang programmé ? Maisons, infernales maisons ? Au-delà de l'horreur quotidienne, rien n'est cependant moins certain. Le sursaut d'unité et de dignité manifesté par l'ensemble des Libanais, tous les Libanais, laisse augurer d'un formidable espoir pour le « maison Liban » elle-même, levant peut-être du même coup la malédiction qui pèse sur un pays frappé de dislocation de puis vingt ans.

La « maison Liban » vient de démontrer et de légitimer ainsi son commun vouloir être. Il reste désormais à *faire*. Après avoir pleuré les morts, l'hommage le plus digne qui sera rendu à leur mémoire est d'apprendre aux enfants à vivre ensemble.

— RUDOLF EL-KAREH

ELIAS KHOURY. *LE PETIT HOMME ET LA GUERRE*. TRADUIT DE L'ARABE PAR LUC BARBULESCO. ARLÉA, 224 P. MAJMA' AL-ASRAR, DAR AL-ÂDAB, BEYROUTH.

Les noms du récit

Après *La Petite Montagne* et *Un parfum de paradis*, voici *Le Petit Homme et la guerre*, troisième roman traduit de l'arabe de l'écrivain libanais Elias Khoury. Le lecteur français peut donc approcher l'une des œuvres les plus vivantes de la littérature arabe contemporaine.

« *Beyrouth était une île, une île, au milieu de la mer, posée sur le dos d'un animal monstrueux. Tous les soixante-dix ans, la bête bougeait et la ville était renversée. Et chaque renversement rendait plus proche le jour final.* » C'est là l'opinion d'Abou Saïd, l'un des personnages du *Petit Homme et la guerre*, exposant ainsi sa théorie sur les nombreuses guerres civiles qui ont secoué le Liban. Comment, alors, raconter la guerre meurtrière de ce pays ? Comment dire les horreurs, les déchirements, les séparations, les haines qu'elle a engendrés ? Comment rester vivant et résister à la barbarie, tout en clamant son humanité ? Comment vit-on dans un pays en guerre, non la vie héroïque des combattants, mais celle plus commune des milliers d'hommes et de femmes anonymes qui ne comprenaient pas les causes de cette guerre ou tentaient de les oublier ? Le roman d'Elias Khoury répond à ces questions et à bien d'autres encore, lui qui a choisi de rester à Beyrouth pendant toute la durée de la guerre et d'en être un témoin privilégié. L'auteur s'attache dans ce livre à cerner les vies « banales » de ces inconnus, qui devaient créer

un nouveau monde, après que l'ancien leur soit tombé sur la tête, quand le Beyrouth mythique de la liberté et de l'amour qu'ils connaissaient a été détruit, défiguré, par ceux qui voulurent l'effacer de toutes les mémoires. Ils sont tous comme le petit Gandhi, personnage central du roman, qui « *était un homme qui a vécu, et qui est mort, comme des millions d'hommes à la surface de cette terre qui tourne* ». Mais avant la mort, il y a la vie avec ses joies et ses peines, ses incidents les plus insignifiants qui lui donnent cependant tout son éclat. Et c'est cette vie, ou plutôt ces vies, que l'auteur s'attache à nous raconter.

Alors que dans *La Petite Montagne*, la guerre est bien présente par les personnages qui y sont engagés, dans *Le Petit Homme et la guerre* nous n'en avons que les échos : « *Tout était noir : les bottes des soldats, leurs fusils, leurs visages, leurs cris au milieu des rues, le sifflement des balles qui lacéraient les façades. Dans le silence traversé de coups de feu de cette aube pluvieuse, la ville s'éveillait avec l'impression de dormir encore.* » Mais le spectre de la guerre et celui de la mort rôdent partout et planent sur tout le monde. La vie est comme suspendue dans l'attente angoissée de cette dernière, mais on tente de vivre dans les rares moments d'accalmie, comme pour lui faire un pied de nez.

Successeur légitime de Fâris Chidyaq et de Maroun Abboud, dont il se réclame pleinement et dont il regrette l'oubli et la méconnaissance qui entourent leurs livres, Elias Houry essaie dans toute son œuvre romanesque d'inventer une langue qui soit la plus vraie et la plus proche des sentiments et des réflexions des personnages d'aujourd'hui, et y parvient merveilleusement bien, tout comme ses deux illustres prédécesseurs. Pour lui, s'inspirer du patrimoine littéraire arabe, c'est utiliser les formes qu'offre celui-ci, tout en inventant une langue qui soit actuelle. Ainsi, dans *Le Petit Homme et la guerre*, sommes-nous en présence d'une Shéhérazade moderne (Alice, l'entraîneuse dans un bar décrépi) qui déroule les récits de ses personnages, récits qui engendrent d'autres récits, et ainsi de suite. Le romancier qui la rencontre pour lui soutirer

des histoires, enregistre tous les détails pour, dit-il, « *inventer des personnages* », même s'il la soupçonne parfois de mentir ou d'inventer. Et lorsqu'elle lui demande : « *A quoi sert-il d'écrire ?* », il lui rétorque : « *On fait des livres. Les gens les lisent et ça les distrait* ».

Alors, il suffit au romancier de prononcer le nom d'une personne pour qu'Alice se mette à raconter une histoire, comme si celle-ci dépendait intimement de ce nom, comme si la destinée de cette personne était écrite depuis qu'on lui a donné son nom. « *Or un récit n'est qu'un jeu de noms* », nous dit le narrateur, en citant un verset du Coran : « *Et Il apprit à Adam tous les noms...* » Ainsi, le fils de Ghandi, qui se nomme Hosn, change-t-il de nom selon la situation : il devient Ralf lorsqu'il travaille dans un salon de coiffure, et Ghassân, lorsqu'il rejoint la résistance.

En dépit de la tragédie quotidienne des habitants de Beyrouth, le rire est là dans l'absurdité de la vie, ses cocasseries et ses malentendus. La vie du petit Gandhi en est l'exemple même, lui qui « *fera fortune* » en s'occupant du chien d'un professeur de l'université américaine. Il va ainsi chercher les restes de nourriture dans la cantine de l'université, et comme celle-ci est abondante, il en met de côté pour le restaurant qu'il va ouvrir. Mais, bientôt, le chien mourra et Gandhi retrouvera sa condition de cireur de chaussures.

Fin connaisseur des littératures contemporaines et des écoles critiques en vogue, Elias Houry – qui a enseigné la littérature à Beyrouth et à New York et est le responsable des pages culturelles du quotidien libanais *an-Nahâr* – sait fuir les procédés artificiels en s'éclipsant derrière ses personnages, bien que les questions qu'il pose au roman soient des plus complexes et des plus lucides. « *Je me souviens encore de ce que disait Alice et j'essaie, à partir de ses mots, d'imaginer ce qui s'est passé. Mais, au fur et à mesure que je reconstitue cette histoire, j'y découvre des trous. Toutes les histoires, à vrai dire, sont pleines de trous. Nous ne connaissons plus l'art de raconter, nous ne savons plus rien.* » Comme une plainte ou une incantation, ces propos reviennent de

nombreuses fois dans la bouche du narrateur, mais Elias Khoury, comme pour démentir les paroles de celui-ci, sait nous donner le plaisir de lire des histoires pleines de vérité, des récits pleins de la sève de la vie, que l'excellente traduction française a su garder.

En attendant la traduction des autres romans d'Elias Khoury et surtout de son dernier, *Majma' al-Asrar* – où l'écrivain écrit sa propre « chronique d'une mort annoncée », autour des célèbres Nassar, mais cette fois-ci avant leur exil en Amérique latine et vus à partir de leur terre d'origine, comme pour faire un clin d'œil à l'écrivain colombien Gabriel Garcia Marquez, non pour l'imiter comme c'est un peu la mode acutellement dans la littérature arabe, mais pour montrer un autre versant et une autre possibilité ouverte par son texte –, le lecteur francophone peut se réjouir d'avoir aujourd'hui entre les mains un maître livre et un chef-d'œuvre de finesse et d'intelligence.

— MOHAMED SAAD EDDINE EL-YAMANI

KHAYRI ABDELJAOUAD. *AL ACHIQ OUA-L-MACHOUQ* (L'AMANT ET L'AIMÉ).
DAR CHARQIAT, LE CAIRE.

L'aventure du lecteur

Et si le livre qu'on est en train de lire se métamorphosait tout à coup et prenait la forme de l'être aimé ? Et si les pages diaboliques d'un manuscrit introuvable, à l'image de certain conte des *Mille et une nuits*, tuaient celui qui les adore, par excès d'amour ? *L'Amant et l'aimé*, de Khayri Abdeljaouad, est une longue interrogation sur ce rapport magique qu'entretient le lecteur avec le livre, avec le conte qui a droit de vie ou de mort sur lui. Le narrateur de ce roman magnifique, qui rappelle tour à tour les grandes gestes populaires arabes, les *Mille et une nuits* et les contes de Borges, assiste à ce livre qui est en train de s'écrire, qui lui parle, lui pose des conditions s'il veut atteindre le but recherché : la rencontre de l'aimée, de

cette femme entrevue, puis évaporée avec les larmes du lecteur qui tombent sur les pages du manuscrit.

Mais, après un long dialogue (rêvé ?) avec la belle du manuscrit, le lecteur devra, à la suite du narrateur, effectuer un long périple plein d'embûches : aller à la rencontre du Cheikh de la montagne, qui le guidera vers le marchand de paroles, puis à l'histoire des rois de Himyar, etc., jusqu'à la montagne aux histoires, après quoi il rencontrera sa bien-aimée. Car pour l'atteindre, il lui faut, tout comme le narrateur, subir des épreuves, partir à l'aventure, vivre les peines de la séparation, les angoisses de l'inconnu, les dangers multiples qui le guettent à chaque pas. Il est obligé de suivre à la lettre les ordres de l'aimé(e), pour l'atteindre, et répondre aux conditions qu'il lui pose, avant qu'elle lui dise : « Viens vers moi, que je te serre dans mes bras. Car la passion m'a consumée. Il est temps que ton exil prenne fin, après ce dernier pas que tu vas franchir. Il est temps que l'amant retourne vers son aimée, pour atteindre en elle sa plénitude. Il est temps pour moi de te chuchoter : "Ó moi !" »

Le lecteur assistera à une suite de récits, qui débouchent sur d'autres récits, des rencontres qui le mènent vers d'autres rencontres. Et, de cette suite d'aventures et de coups de théâtre, il ressortira alors revigoré, plein de vie, pour enfin rencontrer l'aimée à laquelle il va s'unir dans des pages d'une rare beauté érotique.

Ce roman merveilleux, le second de Khayri Abdeljaouad, confirme, s'il en est besoin, la vitalité et la richesse de la fiction égyptienne actuelle, par-delà les noms déjà confirmés et connus ; que la descendance de Gamal Ghitany, de Yahya Taher Abdallah et de quelques rares autres modernistes de la prose arabe contemporaine, est là et bien là ; que le courant qui était très minoritaire et méprisé il y a deux ou trois décennies est en train de prendre sa revanche – et de quelle manière ! – et de montrer la vigueur, la beauté et le foisonnement de la fiction arabe, surtout égyptienne ; qu'une nouvelle génération est prête à prendre la relève, à continuer sur cette voie et à l'enrichir de nouveaux apports et créations.

— M. S. E. E.-Y.